c 3

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

DISCOURS

DE M. DUMAS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE
ET PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. PELOUZE

Le lundi 3 juin 1867.

Messieurs,

Les mérites intimes de l'homme éminent que la science, l'industrie, l'administration et la France viennent de perdre dans la force du talent et de l'âge vous seront rappelés par un confrère, un élève, un ami, avec une émotion que vous saurez comprendre et partager.

La mort naguère si peu prévue encore de M. Pelouze, épreuve suprême pour un excellent fils déjà cruellement at-

teint, et pour une famille frappée à coups redoublés, plonge aussi dans un grand deuil l'Académie des sciences, la Commission des monnaies, les manufactures de Saint-Gobain et de Chauny, le Conseil municipal enfin, dont tous les membres ont voulu déposer sur cette tombe qui va se fermer le tribut de leurs respects, de leurs regrets, de leur douleur.

Dans les situations diverses auxquelles il a été successivement appelé, pendant le cours d'une carrière où les loisirs ont été rares, partout M. Pelouze s'est fait aimer, comme le concours qui nous environne le fait bien voir, par sa bonté expansive, sa bienveillance inépuisable et la chaleur de son cœur. L'École polytechnique, le Collége de France, l'Institut, la Monnaie, les savants et les industriels de toutes les parties du monde, témoignent autour de nous par leur empressement, de la grandeur de notre perte et de l'universelle sympathie que M. Pelouze avait su conquérir.

Les hasards de la vie nous avaient placés depuis plus de quarante ans, l'un à côté de l'autre : au début, partageant les mêmes travaux, tous les deux répétiteurs à l'École polytechnique ; au dernier terme, membres du Conseil municipal de Paris. Voués dès l'abord d'une égale ardeur au service de la science, à l'enseignement de la jeunesse, aux intérêts de l'Académie, nous nous sommes retrouvés dans nos derniers ans, animés d'une même émulation, en présence des questions les plus hautes de l'hygiène publique.

M. Pelouze avait marqué son rang depuis longtemps parmi les premiers chimistes de l'époque actuelle. Il avait vécu dès sa jeunesse auprès de M. Kulhmann ; il avait pris part aux travaux de Gay-Lussac ; il avait été le collaborateur de Liebig, et il avait demandé des leçons à Berzélius. Ces souvenirs, fé-

condés par son propre génie, l'avaient rendu propre à aborder et à résoudre toutes les questions que la théorie de la science pure ou la pratique de la science appliquée devaient offrir à sa curiosité ou imposer à ses devoirs.

Le moment n'est pas venu de tracer l'histoire d'une vie si pleine et si féconde ; ce soin pieux exige plus de temps, plus de calme, et un auditoire moins absorbé dans la douleur.

Mais qui ne connaît ces traités élémentaires et ce grand ouvrage, fruit d'une collaboration persévérante avec celui de nos confrères qui s'est chargé de lui adresser les touchants adieux d'une affection presque filiale, et qui sont depuis longtemps populaires?

Quelqu'un aurait-il oublié, après les avoir entendues, ces leçons de l'École polytechnique et du Collége de France, où M. Pelouze déployait un sens si droit, ces leçons d'un plan correct, d'un style sobre et mesuré, où le professeur ne se passionnait que lorsqu'il s'agissait de faire apprécier les mérites d'un beau produit, d'une expérience nouvelle, d'une découverte sortie de ces laboratoires modernes dont le nombre commençait alors à se multiplier dans toute l'Europe?

Quel est le chimiste actuel qui n'ait été formé par la lecture et la méditation des travaux originaux que M. Pelouze a consignés dans les nombreux mémoires dont il a enrichi depuis quarante ans les annales de la science ; explorant tantôt le champ presque vierge encore de la chimie organique, découvrant un grand nombre de nouvelles combinaisons, portant la plus vive lumière sur les propriétés des principaux acides végétaux, et posant à la destruction de ces corps par la chaleur des règles précises que le temps a confirmées ; tantôt étudiant ces matières appartenant à la chimie mi-

nérale, profondément examinées par les grands maîtres, et les reprenant avec un bonheur tel qu'on voyait sortir de ses mains des combinaisons imprévues et extraordinaires, qu'on apprenait sous sa direction à produire les réactions les plus inattendues? Personne n'a possédé à un degré plus haut que M. Pelouze l'art de féconder une observation fortuite et d'en tirer, en la conduisant à ses dernières limites, une action ou un produit faits pour saisir vivement l'attention par leur intensité, leur aspect ou leur application utile.

S'il fallait donner par un exemple une idée du caractère de ses découvertes, ne suffirait-il pas de rappeler comment en associant une substance organique, le ligneux à une substance minérale, l'acide azotique, il a fait le premier naître cette combinaison bizarre et curieuse dont M. Schönbein a signalé le pouvoir fulminant redoutable, le coton-poudre ?

M. Pelouze aura donné au monde savant jusqu'à sa dernière heure des preuves de cette aptitude à féconder les moindres incidents sur lesquels son attention était dirigée. Il y a quelques semaines à peine, il communiquait, coup sur coup, à l'Académie, heureuse de l'entendre, des mémoires pleins de faits et riches de conséquences. Qui aurait soupçonné, en écoutant ces belles études destinées à éclairer d'un jour tout à fait nouveau les phénomènes de coloration spontanée que les verres communs et les glaces présentent parfois, que nous écoutions le chant du cygne, et que ces mémoires pleins de vigueur et de jeunesse étaient les adieux qu'un mourant adressait à la science, à l'Académie, à la vie ?

Quand la transformation de Paris sera complète, quand l'air, l'eau et la lumière y seront distribués avec une profu-

sion plus grande encore, et que ces éléments nécessaires de la vie humaine ne seront plus troublés dans leur jeu, le Conseil municipal, de son côté, n'oubliera pas que M. Pelouze a été l'un des instruments essentiels de toutes les améliorations de cet ordre dont la ville de Paris a été le théâtre depuis quinze années.

S'agissait-il de purifier l'air de nos rues ; de chauffer, de ventiler les écoles, les hôpitaux, les hospices et les édifices publics ; de perfectionner le service de l'éclairage ; de fournir aux habitants des eaux plus abondantes et plus saines ; de préserver le fleuve de souillure; de conserver à l'agriculture les détritus de la ville, M. Pelouze était toujours prêt à nous aider de ses avis, de ses expériences personnelles et de sa connaissance profonde des méthodes et des forces de la chimie industrielle.

Les services que des hommes d'une valeur si haute rendent à la science et au monde jettent un grand éclat et sont connus de tous. Ils attirent sur leur personne pendant la vie, et sur leur mémoire après la mort, la reconnaissance universelle. Les services, non moins grands, peut-être, qu'ils rendent à la ville de Paris, lorsqu'ils sont appelés dans ses conseils, demeurent impersonnels, au contraire, et restent inaperçus. C'est donc à nous, qui mesurons chaque jour l'importance de tels dévouements, à les signaler aux respects de la population qui en profite.

Le progrès des sociétés modernes dans l'ordre matériel repose de plus en plus sur une saine application des principes de la science dans les procédés de l'administration. Mais, ne l'oublions pas, combien les esprits les plus exercés hésitent et se troublent, quand il s'agit d'une population de deux millions

d'habitants ; lorsqu'il y a lieu de redresser des traditions séculaires et de remuer un sol que cent générations ont imprégné de miasmes et de débris!

Le Conseil municipal avant de voter une mesure, l'administration avant de la prescrire, aiment à voir des hommes de grande renommée, comme M. Pelouze, mêlés aux longues enquêtes, à la critique attentive, aux épreuves directes enfin, par lesquelles la vérité se fait jour.

Ces avis qui non-seulement intéressent le présent, mais qui engagent aussi l'avenir d'une immense cité, il faut toujours les demander à des intelligences calmes et sûres comme la sienne, dont les opinions éprouvées s'imposent avec autorité.

Ce travail incessant que les besoins de la population réclament, que la marche de la civilisation suscite, ce travail sans trêve et sans terme, puisque le bien accompli la veille se traduit en nouvelles exigences pour le lendemain, il faut, pour en porter le poids, des âmes comme celle de M. Pelouze, passionnées pour l'intérêt public, ardentes au culte de la vérité.

Fils de ses œuvres, M. Pelouze aimait les classes laborieuses, et les soins les plus humbles ne lui répugnaient plus, quand leur intérêt était en question. Membre glorieux de l'Académie des sciences, honoré dans le monde entier pour ses féconds travaux, les plus longues études ne l'arrêtaient pas davantage, lorsqu'il s'agissait d'approfondir les questions obscures et complexes que le Conseil municipal est appelé à résoudre.

Chimiste illustré par des découvertes nombreuses, élève et continuateur de Gay-Lussac, à son tour maître vénéré des

élèves nombreux qui entourent sa chère dépouille, membre éminent de toutes les Académies, à tous ces titres publics, M. Pelouze sera regretté, honoré et loué.

Mais qui saurait ce que la ville de Paris lui doit, si nous ne venions pas le proclamer aujourd'hui?

Son grand savoir, son expérience consommée, son jugement sain, son esprit libéral, sa parole sobre et convaincue, la douceur et la sûreté de son commerce, lui avaient fait pourtant au sein du Conseil municipal une grande place.

Combien, sous ce rapport, son zèle resterait méconnu, si nous ne disions en cette occasion solennelle que la ville de Paris reconnaissante ne séparera pas son nom de ceux de Lavoisier, de Bailly, d'Arago, de Fresnel, membres de l'Académie des sciences, comme lui! Car, à leur exemple, il avait mis à son service, avec désintéressement et abnégation, pour des études souvent pénibles, presque toujours ignorées et obscures, ces rares talents, ces efforts d'invention, ces grands labeurs, qui lui auraient mérité de nouveaux titres aux respects de la postérité, s'il les avait réservés au soin égoïste de sa propre gloire.

Au nom de l'Académie des sciences, du corps enseignant et du Conseil municipal, où sa mémoire sera fidèlement gardée, au nom des chimistes étrangers qui, en si grand nombre, ont voulu prendre part à cette cérémonie funèbre, qu'il reçoive aujourd'hui, avec l'expression de nos suprêmes regrets, celle de notre éternelle gratitude et de nos douloureux adieux.

DISCOURS

DE M. FRÉMY

AU NOM

DES ANCIENS ÉLÈVES DE M. PELOUZE.

Messieurs,

Permettez à celui qui fut l'élève, puis le collaborateur et l'ami de l'homme éminent que nous venons de perdre, de rendre à sa mémoire un dernier hommage et de lui adresser un dernier adieu.

C'est toujours un bien bel éloge à faire du cœur et du caractère d'un homme que de pouvoir dire après lui : « Il savait se faire aimer. »

Ce don précieux, qui donc le possédait à un plus haut degré que M. Pelouze? Tous ceux qui m'entourent, tous ses élèves au nom desquels je parle en ce moment, sont là pour l'attester.

Qui a su mieux que lui joindre à l'éclat d'une grande position scientifique légitimement acquise plus d'aménité de caractère, plus de véritable bonté de cœur? On ne pouvait guère le voir sans s'attacher à lui.

Je le sais mieux que personne, moi qui lui dois en grande partie le peu que je suis : moi qui au début de ma carrière scientifique ai trouvé avec bonheur cette main affectueuse et protectrice pour me guider et me soutenir, et qui ai vu ce bienveillant patronage se convertir en une amitié vieille aujourd'hui de bien des années, qui ne pouvait être brisée que par le triste événement qui nous rassemble aujourd'hui.

Depuis moi, combien de jeunes chimistes ont pu apprécier aussi toutes les qualités d'un tel maître! Ils savent avec quel tact et quelle intelligence il se mettait en rapport avec la jeunesse.

Lorsqu'il dirigeait les débutants dans leurs recherches, il savait dépouiller la science expérimentale de ce qu'elle offre parfois de difficile et d'aride ; il donnait à leurs travaux la direction la plus sûre, mais avec une telle modestie que l'élève s'imaginait avoir conçu lui-même les expériences que le maître lui avait indiquées.

Les auditeurs du Collége de France et les élèves de l'École polytechnique n'ont pas oublié ce qu'était l'enseignement chimique de M. Pelouze; on y retrouvait la précision de Gay-Lussac et en même temps l'animation de Thenard.

Ce professeur si réellement sympathique, ce savant éminent qui occupera une des premières places parmi les fondateurs de la chimie organique, savait dans son enseignement rester toujours simple et effacer complétement sa personna-

lité derrière celle des autres chimistes dont il développait les découvertes avec tant de chaleur et de talent.

Hélas! oui, Messieurs, c'est une grande perte que nous faisons aujourd'hui. Les hommes tels que celui que nous pleurons, qui ont su encourager les jeunes savants et rester simples et modestes dans une position élevée, sont toujours rares : ces hommes-là laissent des vides considérables, non-seulement dans les rangs de la science, mais aussi dans la pensée et dans le cœur de tous ceux qui les ont connus.

Messieurs, puisque vous avez bien voulu me permettre ces quelques mots sur un maître si justement affectionné de ses élèves, laissez-moi vous rappeler en même temps que M. Pelouze était le chef d'une famille qui est un véritable modèle d'affection, de bons sentiments et d'union. C'est là aussi un des titres dont il se montrait avec raison heureux et fier : lui qui était si aimant et si digne d'être aimé mettait toute son existence dans le bonheur et l'avenir de ses enfants; il ne vivait que par l'amitié et l'affection ; vous savez qu'il a reçu les premières atteintes de la mort, le jour où la tendre compagne de toute sa vie lui a été enlevée.

Cette famille si heureuse pendant longtemps, dont je me considère presque comme un des membres, puisque dès ma première jeunesse j'étais admis dans son sein, vient d'éprouver dans la même année deux pertes bien cruelles. Mais qu'elle me permette de lui dire sur le bord de cette tombe, et en mêlant mes larmes aux siennes, que c'est pour elle un sujet d'orgueil bien légitime et peut-être aussi un adoucissement à son affliction que de savoir que celui qu'elle pleure laisse un nom qui ne périra pas dans les annales de la science et en même temps le titre du meilleur des hommes,

de l'ami le plus dévoué et du chef de famille le plus accompli.

Aussi, à côté des hommages qui seront rendus à la mémoire et aux travaux du grand chimiste que la France vient de perdre, on entendra toujours s'élever en même temps les voix de l'affection, des sentiments du cœur et de la reconnaissance.

Paris. — Typogr de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut, r. Jacob, 56.